

tionnaire classique d'histoire naturelle, que, fréquemment, dans les unions d'animaux de même espèce et de variétés différentes, les petits, au lieu de présenter des caractères intermédiaires, sont tout à fait semblables à l'un ou à l'autre de leurs parents.

M. PERRER lit un second rapport sur une autre thèse qu'il a été chargé d'analyser.

Sur la ville de Bougie et sur le pays Kabyle limitrophe.

J'ai été chargé par la Société de lui faire connaître, au point de vue anthropologique, la substance d'une thèse sur la topographie médicale de Bougie, et dont voici le titre : *Essai de topographie médicale sur la ville de Bougie et le pays kabyle limitrophe*, par M. Jules-René Anselin ; Paris, 1855, n° 31.

Cette thèse ne contient pas moins de 136 pages. Elle est le fruit de deux ans de séjour à Bougie; et, dans son ensemble, elle forme une collection considérable de documents relatifs à cette ville algérienne, fondée par les Carthaginois, la *Saldæ* romaine, et si florissante jadis, au temps de l'Edrisi (trad. franç., t. I, p. 250), et même de Léon l'Africain (trad. franç., t. II, p. 2).

Je félicite l'auteur de ne point avoir oublié l'homme, quand je songe à certaines topographies dites médicales, dans lesquelles il n'est pas plus question des habitants que s'ils n'existaient pas. Mais je me hasarderai néanmoins à lui faire le reproche d'avoir été sur ce point un peu laconique. Car enfin, qui donc étudierait l'homme, si le médecin ne l'étudiait pas ?

Il considère les Kabyles (*Kobaïli*), ou Berbères en général (*Berâber*), comme une souche autochtone et pure; mais ceux des régions de la Kabylie lui paraissent être un mélange des anciens possesseurs du sol et des races

vaincues et refoulées par les conquérants dans ces demeures d'un accès si difficile. Ici, l'on peut remarquer, et je dois dire, que l'auteur, par inadvertance sans doute, émet cette opinion, en se servant des propres paroles de Dureau de La Malle (*Provinces de Constantine*, p. 147), qu'il ne cite pas. De La Malle, du reste, ne parlait des Kabyles que d'après Pellissier (*Annales algériennes*, t. I, p. 4-5), qui écrivait peu de temps avant lui.

On ne saurait nier, en effet, que les Kabyles n'aient eu à recueillir des populations étrangères. L'Arabe est le dominateur de la plaine, et le Kabyle, aigle de la montagne, a bien été forcé de recevoir dans son aire ceux que la fortune contraire obligea plus d'une fois à s'y réfugier. On en voit des exemples très-reculés et peu contestables, dans Salluste (*Jugurtha*, cap. xviii), dans Strabon (trad. franç., t. V, p. 460), dans Procope (*De bello vandatico*, lib. II, cap. xiii), qui parlent d'immigrations considérables de divers peuples asiatiques, faisant irruption, soit par l'Espagne, soit par l'Égypte, chez les anciens habitants de cette contrée, les Gétules (*Gætuli*). Mais il faudrait savoir quelles traces auront pu laisser ces populations, et aussi celles qui les ont suivies, dans les temps modernes; et jusqu'à quel point le type primitif en a gardé l'empreinte. On lit même dans l'Edrisi (t. I, p. 203) que les peuples « d'origine berbère... habitaient anciennement la Palestine, à l'époque où régnait « Djalout (*Goliath*). »

Notre auteur n'envisage point ces questions; et il ne discute pas davantage l'opinion d'après laquelle les Sabéens auraient envahi la Mauritanie sous la conduite de leur chef Afrikis, fils de Keis, soit que ce pays fût habité déjà par les Berbères, comme le dit Ebn-Khal-doun (*Histoire de l'Afrique*, etc., trad. franç., p. 15-16, note), soit que l'on veuille admettre, suivant l'hypo-

thèse mentionnée par Léon (t. I, p. 43), et par Marmol (trad. franç., t. I, p. 68), que ces peuples de l'Yémen aient été des premiers occupants. On sait que cette manière de voir se fonde en partie sur une prétendue ressemblance indiquée par Strabon (t. V, p. 480) entre les Gétules et les « Arabes nomades. » Mais il est évident que ce rapprochement, en général au moins, et quant au type physiologique, s'il a jamais été possible, ne l'est plus aujourd'hui.

L'auteur signale en passant la différence qui existe dans la forme du crâne des uns et des autres : arrondie chez les Kabyles, ovalaire chez les Arabes. Mais on aurait pu souhaiter qu'il fût entré dans plus de développements, tant à l'égard de cette caractéristique fondamentale, que sur les autres caractères physiques si nombreux et si tranchés qui séparent ces deux races vivant côte à côte depuis plus de onze siècles, et qui paraissent être aussi distinctes que le jour où elles se sont rencontrées pour la première fois. Il est moins sobre de détails en ce qui concerne les mœurs, les habitudes, le genre de vie, les institutions des Kabyles. Toutefois, dans cette description, nous n'avons rien trouvé qui nous parût digne d'être ici rapporté spécialement.

Ainsi, nous ne faisons que très-peu de mots touchant ces tribus kabyles qui portent encore aujourd'hui un petit signe crucial sur le milieu du front, ou sur la joue; usage bien ancien, et qui paraît remonter au temps où le christianisme régnait sur ces contrées. C'est une particularité qui distinguait encore de nombreuses tribus au temps de Marmol (t. I, p. 72), et qui ne manque pas d'un certain intérêt. Il nous souvient que nous ne rencontrions jamais de ces Kabyles (fort mauvais musulmans du reste), sans songer qu'il y avait dans ce signe comme un lien qui les rapprochait de nous, et qui les

rendait même en apparence plus chrétiens que nous. Et ceci nous rappelle un fait également curieux et même important, c'est que, suivant M. Caretto (*Recherches sur la géographie de l'Algérie méridionale*, p. 413), les Touareg, en raison de leur prédilection pour les images en forme de croix, ont été surnommés par les Sahariens chrétiens du désert.

A notre tour, nous ferons remarquer que ce même signe crucial se retrouve aussi, ou se retrouvait naguère chez ces populations blanches et blondes de l'Aouress (*Djebel-Aouress*), que l'on présume être des restes de Vandales, et dont les auteurs se sont tant occupés depuis la description qu'on donne Shaw (trad. franç., t. I, p. 149), lequel, cependant, ne les avait pas vues, n'étant point allé dans l'Aouress, à ce qu'il paraît. Lorsque Bruce visita ces Kabyles, dans la seconde moitié du dernier siècle, ils portaient, comme il le dit, « chacun entre les deux yeux une croix grecque qu'ils se font avec de l'anti-moine (trad. franç., t. I, introduction, p. nu). »

Et puisque nous en sommes aux *desiderata*, nous aurions au gré à l'auteur de nous dire quelque chose des tribus de Chaouïa, çà et là répandues au milieu des Kabyles, dans les parties voisines de ce territoire algérien, dans l'Aouress, par exemple, auprès de la race blonde, et sur l'origine desquelles on est si peu d'accord. Ce qui nous a frappé, surtout chez ceux que nous avons vus, c'est que si leurs cheveux blonds ou roux ressemblent à ceux de certains Berbères, il n'en est nullement ainsi de leur teint d'un blanc mat ou même taché de rousseurs, qui faisait contraste avec la nuance légèrement brune que présentent la plupart de ces indigènes.

Mais d'où viennent les Chaouïa? Faudrait-il voir en eux les fils dégénérés des Gétules, en admettant comme fondée la tradition que rapporte Isidore de Séville (*Ori-*

gines, lib. IX, cap. n), et suivant laquelle les anciens possesseurs du sol seraient issus des Gètes (*Getae*); hypothèse qui rendrait compte de bien des faits? Est-ce une tribu de cette nation que Peyssonnel visita dans l'Aures, qu'il nous montre ayant « le sang blanc, de grands cheveux... » et qu'il croit être les « descendants des anciens Chauvies (ou Chauvias), dont parle Marmol (lettre XII, p. 347, 380)? » Marmol, en effet, donne à certains Kabyles le nom de « Chaviens » (t. I, p. 60, 81); mais il ne se préoccupe pas, que nous sachions, de les décrire. Les Chaouïa dérivent-ils certainement, et plus ou moins directement, des nations septentrionales; et leurs caractères témoignent-ils de cette origine, ainsi que le constate M. Gayon (*Comptes rendus hebdomadaires*, etc., juillet 1843; cf. décembre 1843)? Enfin représentent-ils « une race mixte, évidemment provenue » du croisement entre l'Arabe nomade et les peuples du Nord, comme le dit Bory de Saint-Vincent (*ibid.*, décembre 1845, cf. juin 1845)? Et sont-ils de vrais métis, où cependant l'élément blond domine, une caste de parias, qui ne devraient qu'au stigmate de leur provenance hybride l'abâtardissement où nous les voyons en général, et l'espèce d'abandon dans lequel ils vivent parfois, repoussés qu'ils sont des Arabes et aussi des Kabyles? Voilà des questions d'une importance considérable. Mieux vaut soulever un coin du voile qui dérobe l'inconnu que d'insister sur des connaissances acquises.

Je m'empresse, toutefois, de convenir que l'auteur ne se proposait point, dans sa thèse, de faire une étude plus particulière de l'homme que des autres objets qui rentrent dans le cadre qu'il s'était tracé, cadre qui ne s'étendait pas au delà d'un rayon limitrophe. Et il se peut, d'ailleurs, qu'il n'y lût pas suffisamment préparé.

Il commence son travail par des vues d'ensemble sur

la Kabylie; et il comprend dans cette appréciation les eaux courantes et les sources minérales, le sol proprement dit et les minéraux, la température, les saisons. Il s'occupe du règne végétal, des céréales, de l'arboriculture, puis de tous les animaux que l'on rencontre dans ce pays, en faisant remarquer que plusieurs autres, comme l'autruche, comme la gazelle, ne s'y trouvent pas. C'est ainsi qu'il arrive à étudier la population kabyle, comparativement à la population arabe. Il dirige ensuite ses investigations sur la ville de Bougie, son climat, la salubrité dont elle jouit, contrairement à sa réputation. Il signale ce fait, « qu'elle a été pour ainsi dire « toujours épargnée par le choléra; » et il termine par des préceptes hygiéniques puisés dans les ouvrages spéciaux sur la matière, et spécialement dans l'un d'eux (le nôtre).

En résumé, cette volumineuse et laborieuse thèse forme un vaste recueil qu'il peut être très-utile de consulter à beaucoup d'égards; mais, pour ce qui touche à l'anthropologie algérienne, encore si pleine d'obscurités, elle n'offre pas un haut intérêt.

M. Baoca a cru comprendre que M. le rapporteur était disposé à considérer les Kabyles blonds du mont Aures comme les descendants des Vandales de Genseric. Il sait que la question est controversée, mais il rappelle que plusieurs auteurs anciens, entre autres Procope, ont parlé de l'existence, dans l'Afrique septentrionale, d'une race blonde antérieure à l'époque de l'invasion des Vandales. Quoique ces anciens témoignages manquent de précision, ils acquièrent une grande valeur lorsqu'on songe que des hommes blonds existent aujourd'hui dans la région de l'Atlas signalée par Procope (*mons Aurasius*, mont Aures), jusque dans le Belad-Djerid, et même jusque dans le Sahara.

M. POUCHERAN reconnaît que ce document paraît reporter l'arrivée des hommes blonds dans le nord de l'Afrique à une époque antérieure à l'invasion des Vandales. Il se demande si ces hommes n'auraient pas une origine gauloise. Il ajoute que le climat de la région de l'Atlas, sur le versant méridional, en tirant vers le Sahara, pourrait à la rigueur avoir été la cause de cette coloration blonde, car on a remarqué que plusieurs espèces animales, dont le pelage est ailleurs de couleur foncée, présentent dans cette région un pelage de couleur isabelle.

M. PERIER est disposé à admettre que les Kabyles blonds de l'Aures sont les descendants des Vandales, mais il n'affirme rien à cet égard, et il n'a rien affirmé dans son rapport. C'est une question douteuse encore, et d'autant plus difficile à résoudre qu'on possède sur les hommes de cette race fort peu de renseignements positifs. Shaw, qui en a parlé le premier, n'en a parlé que par ouï-dire, et aujourd'hui encore on ne connaît presque rien sur leurs caractères anatomiques et ethnologiques. On a dit qu'ils parlaient un dialecte berbère, et, s'il en était ainsi, on pourrait s'étonner qu'ils n'eussent conservé aucune trace de la langue gothique : ce serait un argument contre leur origine germanique. Mais Peyssonnel annonce qu'ils ont un langage particulier, différent à la fois de l'arabe et des dialectes berbères. On a cru également reconnaître chez eux une forme de crâne particulière qui les distinguerait des Kabyles. *Adhuc sub judice lis est*. Quoi qu'il en soit, ces montagnards sont fiers du tatouage crucial qu'ils portent sur le front et qui leur rappelle l'époque où leurs ancêtres étaient chrétiens. Le témoignage de Procope est certainement l'argument le plus fort que l'on puisse faire valoir contre l'hypothèse de l'origine germanique. Mais Procope n'a pas vu les hommes blonds qui, d'après

lui, habitaient au delà du mont Auress. C'est un chef maure, allié de Bélisaire, qui a fourni ce renseignement à l'historien. Enfin, Procope écrivait après la conquête de l'Afrique par Bélisaire, et il était possible que le peuple blond qu'il mentionnait ne fût qu'un reste des Vandales qui, vaincus dans la plaine, se seraient réfugiés dans les montagnes. Le texte de Procope n'est donc pas sans réplique, et M. Perier ajoute que la plupart des auteurs qui ont étudié les Kabyles blonds de l'Auress sont aujourd'hui disposés à les considérer comme issus des Vandales.

LECTURE.

M. H^r. Gossz (de Genève), donne lecture de la première partie d'un mémoire *Sur les habitations lacustres de la Suisse*.

La séance est levée à cinq heures et demie.

Le secrétaire : P. BROCA.

17^e SÉANCE. — 2 Février 1866.

Présidence de M. GÉOFFROY SAINT-HILAIRE.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Sur les Kabyles de l'Auress.

A l'occasion du procès-verbal, M. Broca revient sur les Kabyles blonds du mont Auress, et donne lecture du passage de Procope qui se rapporte à l'existence d'un peuple blond antérieur, selon toute probabilité, à l'arrivée des Vandales en Afrique. Il rappelle d'abord que Pline et Ptolémée avaient déjà désigné sous le nom de *Leucæthiopiens* ou *Æthiopiens blancs* un peuple à peau blanche